{BnF Gallica

La vengeance de Pluton ou Suite des muses rivales : en un acte, en vers et en prose ([Reprod.])

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. La vengeance de Pluton ou Suite des muses rivales : en un acte, en vers et en prose ([Reprod.]). 1779.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Par Michel Cubières de Palmézeaux, après Barbier

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

LA VENGEANCE DE PLUTON,

OU

SUITE DES MUSES RIVALES.

EN UN ACTE,

En Vers & en Prose.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PRÉFACE.

L'EUROPE a perdu, presque la même année, Voltaire, Rousseau, Linneüs, Haller, le Beau, le Chevalier de Laurés, le Lord Chatam, Garrick & le Kain. Ces Morts multipliées m'ont donné l'idée de la Piéce que je présente au Public. Comme je la destinois au Théatre, j'ai cru pouvoir y célébrer deux hommes qui s'y sont illustrés. Les noms d'Esopus & de Roscius ont passé jusqu'à nous avec ceux de Cicéron & de Térence; j'avoue que je suis un peu Anglois sur l'article des talens, je les admire, je les honore par-tout où ils se trouvent, & je les louerois même ayant à m'en plaindre. Tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas pu, dans cette bagatelle, célébrer tous ceux que la mort nous a enlevés, il m'a été impossible de les y placer tous, je voulois faire une Piéce de Théatre & non une Liste mortuaire, ainsi j'ai dû choisir non les plus

intéressans mais les plus théatrals ; pour les rendre plus théatrals encore, j'en ai fait paroître trois sous l'habit le plus pittoresque que j'ai pu imaginer, sans blesser les vraisemblances. J. Jacques, comme on sait, s'est montré quelque tems dans Paris avec un habit d'Arménien, Haller étoit Médecin, & le rôle de Vendôme est le dernier que le Kain ait joué, en conséquence j'ai imaginé que le Kain en habit guerrier, Haller en robe noire & Rousseau avec un turban, frapperoient davantage que s'ils avoient paru avec leur vêtement ordinaire. Le Théatre étant le trône de l'illusion, pour y parler à l'ame il faut sur-tout y parler aux yeux. Quoique les principaux Acteurs de ma Piéce ne soient pas tous morts le même jour, je l'ai supposé & je l'ai dû, MM. les Critiques le trouveront mauvais peut-être, mais ils doivent savoir que ces rapprochemens sont permis, autorisés même par les loix du Théatre, ils pourront me faire tant de reproches plus graves & plus mérités que je n'insisterai point là-dessus. Les deux

premieres femmes de Haller sont mortes avant lui, mais la troisiéme lui a-t-elle survécu ? Voilà encore une grande question, si Haller a laissé une veuve, il est clair que dans ma Piéce j'ai eu tort de lui donner trois épouses, & que j'aurais dû ne lui en donner que deux.

C'est en Province que j'ai fait cette Bagatelle, lorsqu'elle fut achevée, je l'envoyai à Paris à Monsieur de M...., & je le priai de la présenter aux Comédiens François : voici ce qu'il m'écrivit à ce sujet.

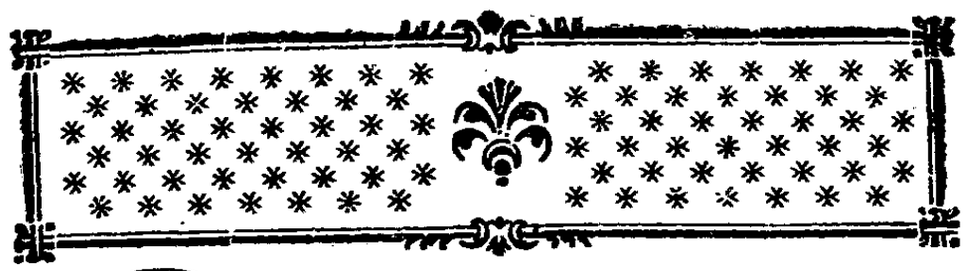
» Mon cher ami, la Comédie a entendu
» votre Piéce, hier 18 du courant, c'est
» M. Courville qui l'a lue, ces Messieurs
» & ces Dames l'ont trouvée intéressante
» & bien écrite, mais des considérations
» particulieres ne leur permettent point
» de la représenter, &c. ».

De Paris le 19 Mai 1779.

PERSONNAGES.

PLUTON.
MINOS.
MERCURE.
APOLLON.
ATROPOS.
CARON.
L'Ombre de HALLER.
L'Ombre de LE KAIN.
L'Ombre de GARRICK.
L'Ombre de ROUSSEAU.
TROIS OMBRES, heureuses Epouses de Haller. } *Personnages muets.*
CLOTHO. } *Personnages muets.*
LACHÉSIS. } *Personnages muets.*
LES ARTS.
SUITE D'APOLLON.

La Scène est dans le Palais de Pluton.



LA VENGEANCE DE PLUTON.

La Scène représente le Palais de Pluton. Son Trone est au milieu du Théatre ou sur l'un des côtés, & non loin on voit une Estrade où vont s'asseoir les Ombres après qu'on les a jugées.

SCENE PREMIERE.

PLUTON, MINOS, MERCURE.

PLUTON.

APOLLON a formé ce projet téméraire !

MERCURE.

Oui rien n'est plus certain, Momus est peu discret,
C'est de lui que je tiens cet important secret.

PLUTON.

Il prétend m'enlever Voltaire !
Ignore-t-il la loi du sort,

Qui veut que les Héros, les Sages, les Poëtes
De l'Eliſée après leur mort
Peuplant les aimables retraites,
Y goûtent à jamais un bonheur ſans remord?
Ariſtote, Sophocle, Anacréon, Virgile
Déja depuis long-tems habitent cet aſyle.

MERCURE.

Voltaire eſt plus grand qu'eux, Voltaire a mérité
Une plus brillante couronne,
Et des Loix du deſtin qui n'exceptent perſonne,
Voltaire doit être excepté;
Apollon le prétend. Sans que rien les arrête,
Déja de cet Auteur divin
Les Muſes célebrent la fête (*),
Et chacune déja pour en parer ſa tête,
L'attend une palme à la main.

PLUTON.

Que je plains d'Apollon l'audacieux délire!
Il peut tout ſur les cœurs par ſes charmans concerts;
Mais penſe-t-il qu'armé ſeulement de ſa lyre,
Il triomphera des Enfers?

MERCURE

Le Dieu Mars dont ſouvent il a chanté la gloire,
Doit lui préter un sûr appui,

(*) Alluſion aux *Muſes Rivales*. Jolie piece de M. de la Harpe.

Et dans l'Elisée aujourd'hui
Tous deux doivent entrer par la porte d'ivoire.

PLUTON.

Neptune, sans pâlir, voit la fureur des flots,
Tel de mon aggresseur impie
Je vois tous les lâches complots.
Qu'on fasse venir Atropos,
Je veux l'opposer seule à tant de perfidie.

(*A Minos*).

Et vous, Minos, préparez-vous
A juger les ombres plaintives
Que la Parque dans son courroux,
Va nous envoyer sur ces rives.

Pluton monte sur son Trone & Minos prend place à son côté.

SCENE II.

PLUTON, MINOS, ATROPOS.

PLUTON.

Inflexible Divinité
Dont la rigueur prompte à me plaire,
Peuple de citoyens mon Palais redouté,
Défendez votre Maître & servez ma colere.
Le téméraire Dieu du jour
Veut avec le Dieu Mars descendre en ce séjour,

Je ſonge à le punir & non à le combattre.
Préparez, aiguiſez vos cizeaux inhumains :

ATROPOS.

Quelles têtes faut-il abattre ?
Parle, de tout mortel la vie eſt dans nos mains.

PLUTON.

Il reſte encore ſur la terre
Des Auteurs qu'Apollon & chérit & révere,
Abrégez de leurs jours le tiſſu glorieux,
Et qu'ils viennent tous en ces lieux
Joindre le célebre Voltaire.

ATROPOS.

Déja du blond Phébus je ſavois le deſſein,
Et pour punir ce téméraire,
Je viens de lui ravir ſon meilleur Médecin.

PLUTON.

Qu'avez-vous fait ? O Cieux !

ATROPOS.

Ce que je devois faire.

PLUTON.

Eh quoi donc ! ne ſavez-vous pas
Combien un Médecin là-haut m'eſt néceſſaire ?
Qu'il y remplit le miniſtere
Que vous exercez ici-bas ?

ATROPOS.

Loin de raffermir ta couronne,
Celui-ci pouvoit l'ébranler ;
L'insolent ne tuoit personne.

PLUTON.

O prodige ! qu'il vienne à l'instant me parler.

SCENE III.

L'Ombre de HALLER, PLUTON, MINOS, ATROPOS.

PLUTON, *à l'Ombre.*

COMMENT te nommes-tu ?

L'Ombre de HALLER *vêtue en Médecin, mais simplement & sans aucune espece de charge.*

Haller.

PLUTON, *à MINOS.*

Minos, interrogez cette Ombre ;
Sachez de ses forfaits & l'espece & le nombre ;
Pluton, vous le savez, souscrit à vos Arrêts,
Je les attends avec impatience.

(*A Atropos*).

Vous, à qui j'ai remis mes plus chers intérêts,
Allez, continuez de servir ma vengeance.

Atropos sort.

SCENE IV.

L'Ombre de HALLER, PLUTON, MINOS,

MINOS.

Qu'as-tu fait sur la terre ?

HALLER.

Au sortir du berceau,
Apollon m'enflamma de l'amour de la gloire
Dont j'ai brûlé jusqu'au tombeau.

MINOS.

Quels furent tes travaux ? Raconte m'en l'histoire.

HALLER.

J'instruisis tour-à-tour & charmai les humains ;
Ami de tous les arts & de la tolérance,
Je fus presque chez les Germains,
Ce que Voltaire fut en France.
Clio me plût toujours : cette Divinité,
Récompensant mes soins, mon assiduité,
Ouvrit à mes regards les archives du monde,
Et mon œil philosophe y lut la vérité,
Que ma plume libre & féconde
Transmit à la postérité.
Bientôt de Geneve & de Rome.
J'étudiai les intérêts,
Sans prendre aucun parti que celui de la paix ;
Bientôt je fus plus sage & j'étudiai l'homme.

Dans ce dédale obſcur, par un effort nouveau,
Appuyé des ſecours d'une heureuſe ſcience,
Je portai le double flambeau
De la raiſon & de l'expérience.
Sur le Luth de Pindare en vers nobles, heureux,
Je chantai les Alpes antiques ;
Et ces monts qu'Annibal avoit rendus fameux ;
Vont l'être plus encor, graces à mes Cantiques.
J'éveillai de ces monts les ſenſibles échos,
Je leur fis répéter ces plaintes admirées
Ces vers plus touchans & plus beaux
Que j'allois ſoupirer ſur les triſtes tombeaux
De mes épouſes adorées.
Le vice dans mes vers fut toujours combattu,
D'horreur à ſon aſpect mon ame étoit ſaiſie,
Je revêtis enfin & parai la vertu
Des atours de la Poéſie.

MINOS.

Arrête ! qu'eſt-ce que tu dis ?
La vertu dès long-tems ſur la terre eſt proſcrite.

HALLER.

Eh bien ! j'en ai donné malgré ſes ennemis,
Le précepte dans mes écrits
Et l'exemple dans ma conduite.

MINOS.

S'il faut en croire tes diſcours,

L'Hymenée a ſouvent couronné tes amours.
N'as-tu fait nul affront à la foi conjugale ?

HALLER.

Non. Dans ma couche nuptiale
Je n'ai jamais porté d'adultere deſir ;
Jamais je n'ai ſouffert ni donné de ſcandale.
Sans la vertu point de plaiſir :
Telle fut toujours ma morale.

MINOS.

L'art ſavant d'Eſculape inſpire le reſpect,
Quoiqu'à certains Eſprits il ſemble un peu ſuſpect.
Tu cultivas cette art utile, mais perfide,
Dis-moi : n'as-tu jamais fait deſcendre ici-bas
Quelqu'un *incognito* ?

HALLER.

Non ; je ne le crois pas.
L'expérience fut mon guide ;
En tout temps je ſuivis ſes loix :
Elles n'égarent point ; mais l'on peut quelquefois
Être innocemment homicide.
D'un ſuccès dans cet art on ne peut s'aſſurer,
Et de rien, entre nous, je ne voudrais jurer.

MINOS.

Tes talens, ta franchiſe & ta vaſte ſcience
Sont dignes qu'on les récompenſe :

Dans le séjour Elisïen
Tu mérites que l'on te place
Entre Pindare & Galïen ;
Tel est mon jugement.

HALLER.

J'ose attendre une grace
Qui sera plus chere à mon cœur.
Respectable Minos, de cet excès d'honneur
Quelques Ombres seroient jalouses :
Pour prévenir leur plainte & combler mon bonheur,
Placez-moi près de mes épouses.

PLUTON.

Ce qu'il demande est juste ; il faut le contenter.

A un de ses Gardes.

Qu'on les fasse venir !

L'Ombre de Haller va se placer sur l'estrade.

SCENE V.

ATROPOS, LES PRÉCÉDENS.

ATROPOS, *à Pluton.*

PUIS-JE te présenter,
O Souverain de l'Onde noire !
Un mortel adoré des filles de mémoire,
Dont je viens à l'instant de trancher le destin ?

PLUTON.

Comment se nomme-t-il ?

ATROPOS.

LE KAIN.

Cet Acteur, d'Apollon faisoit chérir la gloire,
Et la sienne déja voloit dans l'univers.
De ses jours j'ai coupé la trame
Au moment que du plus beau drame
Sur la scène Françoise il récitoit les vers.
Jamais il ne montra plus de talent, plus d'ame ;
Il y jouoit Vendôme & la mort l'a saisi
Comme il disoit ces mots : *Es-tu content, Couci ?*

PLUTON.

Le Kain ! ah ! ma joie est extrême ;
Son nom avoit déja pénétré dans ces lieux :
Qu'il vienne, qu'il paroisse au plutôt à mes yeux,
Je veux l'interroger moi-même.

SCENE VI.

L'Ombre de LE KAIN *en habit de Vendôme*, LES PRÉCÉDENS, *excepté Atropos.*

PLUTON.

Est-il vrai qu'Apollon, par tes talens chéris,
A souvent fait verser les plus aimables larmes,
Et qu'ils prêtoient de nouveaux charmes
Aux talens de ses favoris ?

LE KAIN.

LE KAIN.

Oui, Seigneur, de mon art tout un peuple idolâtre,
Pour me voir & m'entendre, accouroit au Théatre;
Il me combloit ſouvent d'éloges répétés;
Mais je ne penſe pas les avoir mérités.

PLUTON.

La modeſtie ici n'eſt pas fort néceſſaire;
En parlant à ſon Juge il faut être ſincere,
D'ailleurs aux grands talens on permet la fierté,
Lorſqu'ils ſont deſcendus dans ces demeures ſombres:
On y penſe tout haut, & le ſéjour des Ombres
Eſt celui de la vérité.

LE KAIN.

J'obéis donc, Seigneur. Le grand Baron, du Freſne,
Avoient reçu du Ciel, pour regner ſur la ſcène,
Les plus rares bienfaits, les plus heureux préſens;
Organes enchanteurs, taille, traits impoſans,
Ils avoient tout; pour eux s'épuiſa la nature;
Fideles au coſtume, adroits dans leur parure,
Tous deux offroient à l'œil du ſpectateur ſurpris,
La ſtature d'Hector, les graces de Pâris.
Moins fortuné, du Ciel je ne reçus qu'une ame;
Ce fut mon ſeul tréſor, mais elle étoit de flamme:

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Elle fut mon ſeul maître & me tint lieu de tout ;
Seule elle m'enſeigna tous les ſecrets du goût,
Seule elle m'inſtruiſit des fineſſes d'un role,
Me fit ſeule accorder le geſte & la parole,
A tous mes traits enfin donnant de la grandeur ;
Elle ſeule en beauté transforma ma laideur.
Ma voix n'avoit d'abord ni grace, ni ſoupleſſe,
Seule elle en adoucit l'âpreté, la rudeſſe :
Fallut-il exprimer la clémence, l'amour,
Le dépit, la fureur ? Ma voix fut tour-à-tour
Tendre, ſoumiſe, fiere, ironique, terrible ;
Elle acquit tous les tons. En ce moment horrible
Où cédant aux ſoupçons qui déchirent ſon ſein,
Oroſmane pourſuit, un poignard à la main,
Les jours infortunés d'une femme innocente,
Concentrée, étouffée & pourtant menaçante,
Elle n'eut plus, glaçant les cœurs & les eſprits,
Que des rugiſſemens, des ſanglots & des cris ;
Mais même en déployant toute ſa violence,
Elle fut moins ſublime encor que mon ſilence.
Mon ſilence effrayoit lorſque dans Manlius,
Trahi, je me taiſois devant Servilius.

Il ſe tait un inſtant.

PLUTON.

Quand tu repréſentois ce Conquérant impie,
Qui convertit le monde à ſa Religion,

Tu faisois, m'a-t-on dit, verser, même à l'envie,
Des larmes d'admiration,
Et Mahomet sembloit retourner à la vie.

LE KAIN.

Oui, de cet Imposteur audacieux, cruel,
Qui plongea dans le sang & le Trône & l'Autel,
Jamais on n'embellit d'un charme plus tragique,
Les jalouses amours, la sombre politique.
Tous mes concitoyens dans ce Drame enchanteur,
Admiroient à la fois le Poëte & l'Acteur,
Et ce spectacle offroit à leur ame attendrie,
Tout ce qu'eut de plus grand notre double génie.

PLUTON.

Depuis que je t'ai fait descendre au monument
Ils ont pu réparer ta perte,
Ils ont laissé la lice ouverte
Et tu renaîs pour eux peut-être en ce moment.

LE KAIN.

Qui leur rendra Néron? De ce tyran atroce
Qui leur rendra jamais le sourire féroce?
L'hypocrite bonté de ce Tygre adouci,
Qui de meurtres, de rapts, d'adulteres noirci,
Feint de laisser fléchir sa colere farouche,
Et dont l'ame sembloit s'exhaler par ma bouche?
Qui leur rendra Tancrede en ce double moment
Où le Guerrier triomphe, où succombe l'Amant?

Le vengeur de Ninus ſortant du mauſolée
Où de ſa propre main ſa Mere eſt immolée ?
Qui leur rendra ſur-tout l'éleve d'Annibal,
Ce Nicomede altier ſi craint de ſon Rival,
Et qui ſi finement à l'Envoyé de Rome
Rappelle les leçons qu'il reçut d'un grand homme ?
Qui leur rendra Warvick ? Sévere ? Gengiskan ?
L'impétueux Zamore aux genoux de Guzman ?
Et tant d'autres encor qu'adore Melpomene ?
François, avec yvreſſe ils voyoient ſur la Scène
Reſſuſciter leurs Rois ainſi que leurs Héros,
Qui leur rendra Baïard ſur ſon lit de repos?
Qui leur rendra Vendôme ?

PLUTON.

Arrête,
Vendôme par ta voix, exprimoit ſon remord,
Lorſqu'Atropos, ſœur de la mort,
Sous le cizeau fatal a fait tomber ta tête,
Redis-nous d'un Héros le repentir touchant;
Que les triſtes échos du ténébreux empire
Du Cygne au moment qu'il expire
Répétent le ſublime chant.

LE KAIN *déclame les vers ſuivans d'Adélaïde du Gueſclin.*

» Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
» Imite votre exemple & chérit la patrie.

» Allez apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
» Mon crime, mes remords & vos félicités :
» Allez, ainsi que vous je vais le reconnoître,
» Sur nos remparts soumis amenez votre Maître,
» Il est déja le mien, nous allons à ses pieds
» Abbaisser sans regret nos fronts humiliés,
» J'égalerai pour lui votre intrépide zele.
» Bon François, meilleur frere, ami, sujet fidele,
» Es-tu content, Couci ? »

PLUTON.

Je le suis, & Minos
Sans t'admirer n'a pu t'entendre,
Il va te juger & m'apprendre
Quel prix je dois à tes travaux.
Parlez, Minos.

MINOS.

Cette Ombre est digne
D'entrer dans l'Elisée, & son talent insigne
Doit l'y faire placer à côté de Baron.

PLUTON.

Soucris à cet Arrêt qu'à dicté la raison.

LE KAIN.

On pourroit m'accorder une faveur plus chere ;
Puis-je la demander ?

PLUTON.

Parle.

LE KAIN.

Près de Voltaire
Ne pourrois-je être assis ? Je dois à ses talens
Mes succès les plus chers, même les plus brillans,
Et je voudrois du moins dans l'heureuse retraite.....

PLUTON.

J'approuve le vœu de ton cœur ;
A côté du plus grand Poëte
On verra le plus grand Acteur.

Il est conduit sur l'Estrade.

SCENE VII.

ATROPOS, LES PRÉCÉDENS, CARON.

ATROPOS.

DES Auteurs qui charmoient la terre
Le plus fameux après Voltaire
Vient de tomber sous mon cizeau ;
J'ai tranché le destin de J. JACQUES ROUSSEAU,
Et mis par ce seul coup le comble à ta vengeance.

PLUTON.

Jean-Jacques ! ô bonheur ! qu'il vienne en ma présence !

ATROPOS.

Un obstacle l'arrête & ne lui permet pas

De pénétrer si-tôt au séjour du trépas,
Il est encor sur le rivage
Du fleuve redouté.

PLUTON.

Qui donc retient ses pas?

ATROPOS.

Il n'a pu payer son passage.
Je t'amene Caron, fléchis sa dureté.

PLUTON *à Caron.*

J'apprends que de Rousseau la carriere est finie,
N'exige rien de lui, qu'il passe, & du génie
Qu'on respecte la pauvreté.

CARON.

Tu seras satisfait.

(Il sort).

SCENE VIII.

ATROPOS, LES PRÉCÉDENS.

ATROPOS.

UNE Ombre assez folâtre
Vient de nous arriver, Garrick étoit son nom:
Londre, à ce qu'on m'a dit, en étoit idolâtre.

PLUTON.

On connoit en ces lieux sa réputation:
Qu'elle vienne:

ATROPOS.

Il n'eſt pas facile
De la conduire à tes genoux,
A tes ordres ſacrés plaiſamment indocile,
Sans ceſſe elle les brave & ſe moque de nous.
Sur nos fronts de ſiniſtre augure
La gaité n'eut jamais des droits,
Pardonne, en voyant ſa figure,
Les trois parques ont ri pour la premiere fois.
Au lieu d'aboyer à ſa vue,
Cerbere a laiſſé dans les airs
Sa triple gueule ſuſpendue
Et n'a plus défendu la porte des Enfers.
La voici, mes ſœurs la conduiſent,
De ſes devoirs en vain ſans doute elles l'inſtruiſent.

SCENE IX.

L'Ombre de GARRICK *conduite par Clotho & Lachéſis*,
ATROPOS, LES PRÉCÉDENS.

GARRICK.

Est-ce là le Seigneur Pluton?

ATROPOS.

C'eſt lui-même.

GARRICK.

J'ai vu ſon portrait dans Milton;
Il eſt reſſemblant.

ATROPOS.

Téméraire !
Quand tu devrois frémir ! . . . .

GARRICK.

Et cette Ombre ſévere
Aſſiſe à ſon côté ?

ATROPOS.

C'eſt ton Juge, Minos.

GARRICK.

Ah ! ah ! des Harangueurs voilà donc les Tribunes ?
Fort bien ! les Eſprits infernaux
Ont une Chambre des Communes ?
S'y chamaille-t-on bien ?

ATROPOS *à Pluton.*

Ces inſolens propos
Te doivent offenſer ? Pour prix de ſes bons mots,
Ordonne qu'à l'inſtant on le livre aux Furies,
Et qu'à coups de ſerpens. . . . .

PLUTON.

Non, ſes plaiſanteries
N'ont rien qui me puiſſe outrager ;
Non, Minos va l'interroger,
Et s'il eſt en effet coupable,
Il faudra le punir & non pas me venger.

GARRICK.

Il raiſonne bien pour un Diable.

MINOS.

Quels travaux de ta vie ont occupé le cours?

GARRICK.

J'ai fait rire & pleurer.

MINOS.

As-tu de ce discours
Quelque garant certain?

GARRICK.

Oui, toute l'Angleterre.

MINOS.

Un mensonge en ces lieux a coûté cher souvent:
Prends-y garde, on a vu peu d'hommes sur la terre
Réunir ce double talent.

GARRICK.

Je les ai réunis & vous pouvez m'en croire,
Emule de Préville & rival de le Kain,
J'ai chaussé tour à tour, & toujours avec gloire
Le Cothurne & le Brodequin.
Acteur sur l'une & l'autre scene,
Je représentois à mon choix,
Un Citoyen de Sparte, un Archonte d'Athene;
On me voyoit un jour sous la pourpre romaine,
Je paroissois une autrefois
Sous le chapeau d'un Quaker ou le bandeau des
Rois;
Favori de Thalie, ami de Melpomene,

Tantôt j'étois Sofie & tantôt Richard trois;
Mais couvert d'un chapeau, d'un turban ou d'un
casque,
De chaque paſſion j'offrois toujours le maſque.
Lorſque par Iago (1) trompé,
En proie à mon humeur jalouſe,
Sur ſon lit nuptial de ſes larmes trempé
J'étouffois de mes mains mon innocente épouſe,
On voyoit tour à tour ſe peindre ſur mon front,
Mille caracteres terribles;
De la fureur ſur-tout les ſymptomes horribles
Y paroiſſoient gravés ainſi que mon affront;
Mais lorſqu'éclairé ſur mon crime,
Je baignois, j'arroſois des pleurs du repentir
Le corps inanimé de ma chaſte victime,
A tous les cœurs remplis d'un effroi légitime,
Ma douleur ſe faiſoit ſentir,
Et mon remord plus qu'elle encore étoit ſublime.
Tous les rares talens que le Ciel me donna
Eclatoient alors ſans ſe nuire,
Et l'on pleuroit Deſdemona
Autant que l'on pleure Zaïre.
Dans les Commeres de Windſor
Un autre jour me voyoit-on paroître?
Je prenois un nouvel eſſor
Et le héros devenoit petit-maître.

(1) Perſonnage de la Tragédie d'Othello, le plus odieux peut-être qu'on ait jamais mis ſur la ſcène.

De l'art, dans ce paſſage incroyable & ſoudain,
J'offrois la diverſe merveille;
Car le Falſtaf (1) du lendemain
Etoit l'Othello de la veille.

MINOS.

S'il eſt ainſi, jamais perſonne autant que toi
N'eut le don de charmer & la cour & la ville.

GARRICK.

Oui, ſi je n'avois point là-haut laiſſé Préville
Qui, moins univerſel, eſt plus parfait que moi.

MINOS.

Cette noble candeur, digne d'être priſée,
Ajoute un nouveau luſtre à tes talens heureux,
Et je penſe qu'on doit leur ouvrir l'Eliſée,
Quelle eſt dans ce ſéjour la place que tu veux?

GARRICK.

De Caron j'ai paſſé la barque
Avec quelques Anglois que Meſſieurs de Boſton
Venoient de dépêcher au ténébreux Monarque
Par les ordres de Waſington,
S'il n'eſt dans leurs récits ni menſonge, ni feinte,
Des Lords furent préſens à mon dernier ſoupir,
Et je fus inhumé dans cette noble enceinte
Où repoſent les Rois, près du grand Sakeſpeir.

---

(1) Perſonnage très-ridicule des Commeres de Windſor, Comédie de Shakeſpear.

Garrick, après ſa mort, eſt l'égal d'Alexandre.
Je crois donc ici-bas avoir droit à l'honneur
Qu'on rendit là-haut à ma cendre.

PLUTON.

Je t'en réſerve un plus flatteur.
Quoique maître d'un grand Empire,
Quelquefois je m'ennuie, & je ſens que le rire
Eſt bon à la ſanté; pour chaſſer ma langueur,
Dans l'un des ſouterreins de ce ſéjour noirâtre
Je veux que l'on dreſſe un Théatre,
Je t'en fais le premier Acteur,
Et qui plus eſt le Directeur,
Minos y conſent?

MINOS.

Oui, Seigneur.

ATROPOS.

Voici Jean-Jacque enfin que Caron vous amene.

L'Ombre de Garrick va ſe placer ſur l'Eſtrade.

SCENE X.

L'Ombre de JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *en habit d'Arménien.*

CARON, PLUTON, MINOS, ATROPOS, &c.

PLUTON.

Mais est-ce bien lui que je vois?
Un habit à l'Arménienne !....
On m'a dit qu'il vivoit aux rives de la Seine,
Que même il étoit Genevois.

ATROPOS.

Oui; mais ennemi de la mode;
Par singularité, je crois,
Il changeoit d'habit quelquefois
Et prenoit celui-là, d'ailleurs assez commode;
C'est celui qu'il portoit alors que j'ai coupé
La trame de ses jours.

PLUTON.

Il paroît occupé
De méditations sublimes.

A Minos.

Que par vous à l'instant son Arrêt soit rendu!

MINOS *à J. J. Rousseau.*

Homme, te voilà descendu

Dans les redoutables abymes,
Où tu vas recevoir le loyer qui t'eſt dû.
Dis-nous tes vertus & tes crimes.

J. J. ROUSSEAU.

Pourquoi m'interroger en vers? Tu veux ſavoir la vérité, laiſſe-là le langage du menſonge.

MINOS.

D'où te vient cette phrénéſie?
Tu m'étonnes vraiment! hais-tu la Poëſie?

J. J. ROUSSEAU.

Oui, les vers ſont funeſtes à la ſociété, je l'ai prouvé, & pour ne point lui nuire, j'ai eu grand ſoin de n'en faire que fort peu de bons. Laiſſe-là ce jargon puérile, ſans quoi notre Dialogue ne ſera qu'une ſuite de diſſonances, tu m'entendras peut-être, mais je ne t'entendrai point.

MINOS.

Quoique l'art des vers ne ſoit pas auſſi dangéreux que tu l'as prétendu, dans ce moment néanmoins tu as une ſorte de raiſon, & je veux bien deſcendre à ton niveau. Je vais t'interroger ſur ta vie & ſur tes Ouvrages. Songe que tu répondras à ton Juge, & que d'après tes réponſes tu ſeras plongé dans le Tartare, ou admis dans l'Eliſée. Qu'as-tu fait ſur la terre?

J. J. ROUSSEAU.

Tout le bien que j'ai pu.

MINOS.

C'eſt-à-dire, fort peu : car pour en faire beaucoup, il faut être armé du pouvoir, il faut regner par les Loix ou par les armes ; il faut tenir la balance de Thémis ou le ſceptre des Rois, & tu n'as été qu'un ſimple Citoyen.

J. J. ROUSSEAU.

Crois-tu donc que le Philoſophe n'ait pas autant de pouvoir ſur les hommes que le Monarque ? L'Empire le plus étendu eſt celui du génie. Les Rois ne font pas toujours tout le bien qu'ils veulent. Ils trouvent des obſtacles inſurmontables, le génie les franchit, ſes moindres deſirs deviennent des loix. Auguſte, du haut de ſon Trone, à moins influé ſur le bonheur des hommes que Socrate du fond de ſon Ecole. Les bienfaits du premier furent paſſagers, ceux de l'autre ſeront éternels.

MINOS.

Mais quels moyens as-tu pris pour faire le bien ?

J. J. ROUSSEAU.

J'ai dit la vérité.

MINOS.

C'eſt bien quelque choſe, mais ce n'eſt pas tout : as-tu joint l'exemple au précepte ?

J.

J. J. ROUSSEAU.

Pas toujours, je l'avoue : au contraire, ma vie a été une antithese continuelle, & mes actions ont presque toujours réfuté mes écrits. J'ai dit que les Sciences & les Arts avoient corrompu les mœurs, & je les ai cultivés toute ma vie. J'ai dit aux hommes : Voulez-vous être heureux ? Allez dans les forêts, vivez avec les bêtes sauvages, & j'ai vécu dans les Villes avec des hommes civilisés. J'ai dit aux François qu'ils n'avoient que de la détestable Musique, & j'ai fait de la Musique françoise excellente. J'ai écrit contre les Pieces de Théatre & les Romans, & j'ai fait des Romans & des Pieces de Théatre. J'ai très-mal parlé des femmes, & je les idolatrois, enfin mon desir le plus vif étoit de voir les hommes heureux, & je haïssois les hommes.

MINOS.

Je ne vois pas dans tout cela le bien que tu as pu faire.

J. J. ROUSSEAU.

Tu ne le vois pas ?

MINOS.

Non, en vérité.

J. J. ROUSSEAU.

Tant pis pour toi.

MINOS.

Ce ton sec & tranchant étoit bon quand tu vivois parmi les hommes ; mais songe encore une fois que tu parles à ton Juge, & si tu crains qu'il ne te condamne, ne dédaigne pas de le corrompre, tu dois aimer à bien parler de toi, car tu n'as pas manqué d'orgueil, tu as dit quelque part que dans un Gouvernement éclairé on t'auroit élevé des statues.

J. J. ROUSSEAU.

Oui, je l'ai dit, & quel autre eut plus que moi le droit de le dire ? Quel autre par ses Écrits, a rendu plus de services à l'humanité ? J'ai prouvé aux François, il est vrai, que leur Musique étoit détestable, ou plutôt qu'ils n'en avoient point ; mais ma Lettre célebre n'a fait mal à personne & vois le bien qui en a résulté. Le François indocile à la voix du goût & de la raison, admiroit la psalmodie ennuyeuse d'un chant traînant, monotone & soporifique, & ma Lettre a donné lieu à l'heureuse révolution qui vient de transporter sur ses Théatres la Musique d'Italie. Le François a un plaisir de plus, & son Opéra un vice de moins.

MINOS.

Je ne vois pas quel bien peuvent faire à l'humanité des notes de Musique combinées d'une certaine maniere plutôt que d'une autre, & je crois qu'on

peut être heureux ſans connoître la vertu des doubles & des triples croches.

J. J. ROUSSEAU.

A la bonne heure. Paſſons à des objets plus eſſentiels. La liberté de l'homme a-t-elle jamais eu un défenſeur plus ardent que moi ? L'homme étoit eſclave au berceau, des liens funeſtes tenoient priſonniers ſes membres délicats ; dans un âge plus avancé, des chaînes odieuſes chargeoient & chargent même encore ſes mains robuſtes, n'eſt-ce pas moi qui l'ai preſque affranchi de la double ſervitude des nourrices & des tyrans ? Eſt-il un ſeul homme élevé ſelon mes principes, qui ne me dut ſes vertus & ſon bonheur ? Quel pere n'auroit point voulu m'avoir pour le Gouverneur de ſon fils ? Quelle mere n'auroit point voulu que ſon fils reſſemblât à Emile ? Les combats généraux & particuliers font deſcendre ici-bas le tiers des hommes, n'ai je pas fait tous mes efforts pour abolir ces uſages dont rien n'égale la barbarie, ſi ce n'eſt le ridicule ? N'eſt-ce pas moi qui ai tonné dans l'ame de l'adultere ? N'eſt-ce pas moi qui ai fait rougir pour la premiere fois peut-être ce contempteur des propriétés les plus ſacrées ? Quelle couche nuptiale ne ſeroit point ſous les aîles des Anges, ſi ceux qui y repoſent ſuivoient mes préceptes ? Quelle mere de famille ne ſeroit point ſur la terre l'image de la Divinité, ſi elle reſſembloit

en tout à Julie ? Quelle cabane enfin habitée par des époux chaftes & fideles, ne feroit point le fanctuaire de la vertu. Enfin quoique les hommes m'aient toujours perfécuté, ai-je tracé une feule ligne qui ne m'ait pas été infpirée par le defir de les voir heureux ? S'il en eft une feule, qu'on me la montre ; je confens, pour l'expier, à retourner dans l'Hfle des Peupliers, à y reprendre ma dépouille charnelle & à redefcendre vivant dans le Tartare.

MINOS.

Vouloir le bien eft beaucoup ; mais il faut encore favoir fupporter le mal. On t'a perfécuté, dis-tu, qu'as-tu oppofé à tes ennemis ?

J. J. ROUSSEAU.

Ma vertu.

MINOS.

Mais ta vertu a été colomniée ; qui a été fon vengeur ?

J. J. ROUSSEAU.

Le tems. Quand je donnai ma Lettre fur la Mufique, cette brochure fouleva contre moi la moitié de la Nation chez laquelle je l'écrivis. Toute la populace muficale fe mit fous les armes, on me chaffa du Temple de l'harmonie ; ne fachant où trouver ma perfonne, que j'avois mife à couvert de tant de fureur, on y brûla mon Image, on en fit un facrifice au Dieu de

la Muſique. Je laiſſai paſſer l'orage, je revins quand il fut calmé, & les auteurs de mon ſupplice furent les admirateurs de mon talent. Ma patrie que j'avois honorée, crut me déshonorer en condamnant *Emile*, le meilleur de mes Ouvrages & le plus beau peut-être de tous les livres. J'aurois pû dénoncer ma patrie au reſte de l'univers & terraſſer mes Concitoyens avec l'arme de l'Éloquence, arme terrible & redoutable que je ne maniai jamais (*) inglorieuſement : je me vengeai d'une maniere plus noble pour moi & moins dangereuſe pour eux. Je renonçai à ma patrie, j'ôtai à cette mere injuſte le droit de m'appeller ſon fils, & je me tus.

MINOS.

Mais ſi j'en crois des bruits parvenus juſques dans ce ſéjour, les Tribunaux te dénoncerent ; qu'oppoſas-tu à leurs anathêmes ?

J. J. ROUSSEAU.

Le ſilence.

MINOS.

L'envie te calomnia ; qu'oppoſas-tu à ſes manéges ?

(*) Comme Jean-Jacques Rouſſeau a inventé pluſieurs mots, on a cru pouvoir mettre celui-ci dans ſa bouche, il n'eſt pas plus extraordinaire que *Déſlechir*, *Menſuétude*, tourbe philoſopheſque, &c. . . . .

J. J. ROUSSEAU.

Le ſilence.

MINOS.

Le ſilence eſt bon ; mais il eſt dangereux de ſe taire quand on eſt innocent : on eſt cru coupable, & l'on meurt pauvre & perſécuté. Tel fut ton ſort.

J. J. ROUSSEAU.

Je ſerois bien fâché d'être mort autrement. La poſtérité dira : le Philoſophe le plus éloquent & le plus ſenſible eſt mort pauvre dans le ſein de la Nation la plus éclairée. A peine, au moment d'expirer, a-t-il pu trouver une place pour repoſer ſa tête. Si j'étois mort comme un financier, elle ne diroit rien.

MINOS.

Je ſerai plus juſte que tes contemporains, j'admire tes talens & tes vertus, & je décide que l'on te place dans l'Eliſée entre Socrate & Diogene.

J. J. ROUSSEAU.

Soit. J'ai imité l'un dans ma conduite & l'autre dans mes Écrits : je ſerai là avec mes Pairs. De tems en tems je prierai Diogene de me prêter ſon tonneau ; j'y ferai entrer Socrate, & tout en prenant de la ciguë, s'il lui en reſte encore, nous jaſerons de l'immortalité de l'ame.

MINOS.

Ce projet eſt ſage, je n'y trouve que la ciguë

d'inutile; quand on eſt mort, on n'en a plus beſoin.

J. J. ROUSSEAU.

Il en faut toujours un peu ; c'eſt le thé des Philoſophes.

SCENE XI.

MERCURE, LES PRÉCÉDENS.

MERCURE.

DIEU puiſſant des Enfers, je t'annonce Apollon,

PLUTON, *deſcendant de ſon Trone ainſi que Minos.*

Apollon ! le Dieu Mars l'accompagne-t-il ?

MERCURE.

Non.

Il voit les Dieux de ſon Parnaſſe
L'un ſur l'autre tomber ſous les fatals cizeaux,
Forcé de dépouiller ſon inutile audace
Il vient pour te demander grace,
Et pour fléchir enfin le courroux d'Atropos ;
Il eſt ſous ces parvis funebres,
Peut-on l'introduire à ſon tour ?

PLUTON.

Oui.

SCENE XII.

APOLLON, LES PRÉCÉDENS.

PLUTON.

DANS l'empire des ténébres,
Que vient faire le Dieu du jour ?

APOLLON.

Implorer ta clémence.

PLUTON.

Il te ſied bien, perfide,
D'abaiſſer à mes pieds un front obéiſſant,
Quand je ſais le ſujet qui dans ces lieux te guide !
Quand tu veux m'enlever ! . . .

APOLLON.

Pardonne, Dieu puiſſant,
Il eſt vrai qu'un inſtant de t'enlever Voltaire
J'ai formé le projet inſenſé, téméraire,
Pardonne ; ce mortel me fut toujours ſi cher,
Que frappé plus que lui du coup qui nous ſépare,
J'ai cru qu'aux antres du Tenare
Il me ſeroit permis de venir l'arracher.

PLUTON.

Quoi ! ne ſavois-tu pas ? . . .

APOLLON.

Je ſavois tout, pardonne,
Qu'à ton juſte courroux ſuccéde la pitié,

Je devins criminel par excès d'amitié ;
Un Dieu même ose tout quand l'amitié l'ordonne.
Si mes pleurs qui baignent ta main,
Si de mon repentir ces touchans interprêtes
Te peuvent émouvoir, de ces sombres retraites
Laisse du moins sortir & Garrick & le Kain.
Du séjour où leurs noms de bouche en bouche volent
Que ton ordre leur ouvre une fois les sentiers.
Jamais les grands Auteurs n'expirent tout entiers,
Leurs Écrits immortels de leur mort nous consolent.
Homere est-il mort? Non. Son poëme savant
A la postérité l'a transmis tout vivant.
Sous la faulx du trépas lorsqu'un Acteur succombe,
Son talent avec lui disparoit sous la tombe,
Rien ne lui survit que son nom.
On lit, on lit encor les Écrits de Baron,
Mais de son jeu noble & sublime
Que nous reste-t-il? Rien. A mes cris, à mes pleurs
Rends donc ces célebres Acteurs
Et sois une fois magnanime.

L'Ombre de LE KAIN *à Apollon.*

» On ne voit point deux fois le rivage des morts: (*)
» Quand nous avons tous deux passé les sombres bords,

(*) Vers de Racine.

» En vain vous espérez que Pluton nous renvoie,
» Et l'avare Achéron ne lache point sa proie ».

PLUTON.

Il te répond pour moi : ne crois pas cependant
Qu'aux pleurs du repentir mon cœur soit insensible,
De l'amour autrefois il subit l'ascendant ;
Je suis juste, sévére & non pas infléxible.

APOLLON.

Voici donc, ç'en est fait, l'éternelle prison
De mes sujets les plus célebres !
A peine avois-je atteint ma neuvieme (*) maison,
Ils étoient descendus dans ces palais funebres.
O disgrace, qui me confond !
(*A Pluton*).
Puisqu'enfin tes fureurs expirent,
Epargne au moins ceux qui respirent ;
Laisse vivre sur-tout d'Alembert & Buffon.

PLUTON.

Déja je te l'ai dit, ton repentir me touche,
Ils vivront. Le cizeau de la parque farouche
Respectera long-tems la trame de leurs jours.

(*) Voltaire, Rousseau, Haller, Garrick, le Kain & plusieurs autres hommes célebres sont morts presque dans l'espace de neuf mois. Il a fallu supposer, pour faire cette Piece, que les quatre derniers étoient morts le même jour. On sait que ces rapprochemens sont permis au Théatre.

APOLLON.

Ta bonté m'enhardit ô généreux Monarque !
Mon cœur s'en ſouviendra toujours,
Mais j'oſe en eſpérer une plus chere marque,
ANTOINETTE & LOUIS, imitant les Cézars,
M'ont ſouri du haut de leur Trone ;
On voit fleurir autour de leur double Couronne,
L'Olive de Minerve & la palme des Arts.
Prolonge, tu le peux, leurs belles deſtinées.
J'implore cette grace encor.

PLUTON.

Je ferai durer leurs années
Autant que celles de Neſtor,
J'en jure par le ſtix ; tout le peuple de France
Depuis aſſez long-tems m'intercede pour eux,
Que de ce peuple aimable ils comblent l'eſpérance,
Qu'ils vivent pour le rendre heureux.

L'Ombre de GARRICK.

Reſpectable Pluton, quand j'étois ſur la terre,
On m'a ſouvent parlé de ce charmant parterre
Où Votre Majeſté prend quelquefois le frais,
Du deſir de le voir mon ame eſt embraſée,
Et je voudrois ſavoir enfin ſi l'Eliſée
Vaut mieux que nos Jardins Anglois.

PLUTON.

N'en doute point : il a tout ce qui peut ſéduire ;

Et moi-même bientôt je prétends t'y conduire
Avec les Ombres que voilà.

ATROPOS.

Trois Ombres encore ſont-là
Qui demandent Haller.

HALLER.

Les appercevant dans la Couliſſe & s'élançant dans leurs bras.

Ah ! ce ſont mes Epouſes.

Ces trois Ombres vêtues de blanc, commencent une danſe agréable autour de Haller, & lui mettent chacune ſur la tête une Couronne de Myrthe entremêlée de Laurier.

APOLLON.

Les Arts m'ont ſuivi dans ces lieux
Avant que de fouler les riantes pelouſes
De l'aſyle des bienheureux.

(*A Pluton*).

Permets qu'ils te rendent hommage,
Et qu'au moins dans leurs nobles jeux,
De ma reconnoiſſance ils te tracent l'image.

Les Arts ſe mêlent aux trois Ombres heureuſes, & continuent le Ballet qui termine la Piece.

FIN.

112 ✱

PIECES DÉTACHÉES.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

EPITRE
D'UN CURÉ ANGLOIS,
AUX ÉDITEURS DE VOLTAIRE.

POUR dix & ſept livres (1) ſterling,
Eh quoi ! j'aurai l'Œuvre complette
De ce Philoſophe-Poëte,
Qui ſurpaſſa Pope & Fielding !
Ah ! vraiment j'en ferai l'emplette.
Il faut qu'en cet âge éclairé,
Tout Miniſtre des Cieux s'éclaire,
Et je crois qu'un ſage Curé
Doit lire plus que ſon Breviaire.
Il faut que doux & tolérant,
Il ſoit l'ami, non le tyran
Du pécheur qui s'obſtine à vivre
Au ſein de l'irréligion,
Qui, toujours plus foible, ſe livre
A l'aimable tentation,
Dont le charme fatal l'enyvre.

---

(1) Le prix de l'Edition *in*-8°. eſt de quinze louis : dix & ſept livres ſterling font un peu plus que cette ſomme ; mais un Poëte n'eſt pas obligé de calculer auſſi rigoureuſement qu'un Banquier.

Quels troubles n'ont pas excités
En Angleterre comme en France
Le fanatiſme & l'ignorance,
Couple affreux, monſtres déteſtés,
Qui dans le ſein de l'innocence
Plongent leurs fers enſanglantés ?
S'il ſe trouve encor des Garaſſes
Parmi les Prêtres d'un Dieu bon,
Loin de ſuivre jamais leurs traces,
Je veux imiter Fénélon.
Trop sûr que la chair eſt fragile,
Ce Prélat, des plus indulgens,
En l'honneur du ſaint Evangile
Ne faiſoit point tuer les gens :
De ſa douce philoſophie
Voltaire fut l'Apôtre ardent ;
Il s'eſt montré même ſouvent
Verſé dans la Théologie.
Clarke, (1) plus dignement que lui
A-t-il parlé de ce grand Être
Qui de l'Orphelin eſt l'appui
Et des Rois le Juge & le Maître ?
Je ſais qu'on l'a par fois traité
D'Écrivain impie & frivole,
Lui, (ce fait n'eſt plus conteſté)
Qui mieux que l'Ange de l'Ecole,

(1) Auteur d'un Ouvrage célebre ſur l'exiſtence de Dieu.

A défini la Trinité (1).
Interprête de la ſageſſe,
Alors qu'il traduit Salomon,
Je ne ferai point de Sermon
Sans y mêler avec adreſſe,
Ces intéreſſantes leçons
Qu'embellit des plus nobles ſons
Sa Poéſie enchantereſſe.
Sur ces mortels dont le cœur brut
Eſt ſi difficile à réduire,
Et que pourtant j'aime à conduire
Dans l'étroit chemin du ſalut,
Quel zele ! quel brûlant délire !
Quels tranſports ! quels ſaints mouvemens !
Fera naître en certains momens
L'Acte deuxieme de Zaïre !
S'il en eſt dont le ſouvenir
Ennemi de toute indulgence,
Se plaiſe à tramer, à nourrir
Quelque noir projet de vengeance,
Pourront-ils, quand le fier Guſman
Pardonne au Rival qui l'abhore,
Pourront-ils écouter encore
La voix de leur reſſentiment ?

(1) La puiſſance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.
HENRIADE, chant 10.

A l'aſpect du remord ſincere
Et du ſublime repentir
D'un frere prêt à ſe punir
De l'horrible meurtre d'un frere,
S'il eſt encor quelque Nemours,
Amant de quelque Adélaïde,
Quel mortel, lâche parricide,
Embrâſé des mêmes amours,
Quel mortel, pour trancher ſes jours,
Ira mendier le ſecours
D'une main vénale ou perfide?
O combien aux Écrits charmans
Du plus aimable des Génies,
Combien mes Ouailles chéries
Devront d'agréables momens!
Il ſera leur code & leur guide:
Le ſoir, pour les déſennuyer
D'un travail ſouvent inſipide,
Au coin de mon humble foyer
Je leur lirai le bon Candide;
Le bon Zadig aura ſon tour:
Nous y verrons que l'Être auguſte,
Le ſeul digne de notre amour,
N'abandonne jamais le juſte:
De-là nous livrant au ſommeil
Le cœur tout plein de ſon image,
Dès que les chevaux du Soleil,
Quittant des Mers l'humide plage,

Viendront à l'Orient vermeil
S'ouvrir un radieux paſſage,
Nous irons de notre réveil
Lui préſenter le pur hommage.
Aſſez long-tems je fus épris
De la Littérature grecque,
De Rome & de ſes beaux Eſprits;
J'ai Sophocle, Homere, Sénéque,
Que ſouvent je lis & relis,
Mais votre Auteur, à mon avis,
Vaut toute ma Bibliothéque,
Et je n'aurois point ſes Écrits!
Je les aurai, je le répéte :
Pour dix & ſept livres ſterling,
Oui, certes, je ferai l'emplette
De ce Philoſophe-Poëte,
Qui ſurpaſſa Pope & Fielding.

LES COURONNES,

ALLÉGORIE.

Sur le ſommet du mont ſacré,
Non loin de la ſource limpide,
D'où coule l'onde Aganippide,
S'éleve un Temple révéré:
C'eſt-là que les doctes Armides,

Qu'entoure un nuage d'encens,
Sur un Autel, où des ſerpens
Croiſent leurs aiguillons perfides;
Rangent en vertes piramides
Des Couronnes pour les talens,
Couronnes qu'en certains momens
Dévorent les regards avides
De mille rivaux différens.
Il en eſt que Flore a treſſées
Avec les roſes du Printems;
D'autres brillent entrelacées
De violettes, de penſées,
De lauriers, de lys éclatans.
Chez les Muſes & chez les Graces,
Dont les zéphirs ſuivent les traces,
Il eſt des fleurs dans tous les tems.
Là, tout mortel dont le génie
Cher aux Filles de l'harmonie,
A cadancé d'heureux accords,
Sur un fauteuil rival des trones,
Obtient une de ces Couronnes,
Pour prix de ſes nobles efforts.
Il en eſt même pour l'envie
Et pour tout rimeur clandeſtin,
Du monſtre ſectateur impie;
Et celles-ci, j'en ſuis certain,
Sont de chardons mêlés d'ortie;
Mais le nom de cette furie

Eſt aſſez triſte à prononcer,
Dira-t-on, votre allégorie
Ne pouvoit-elle s'en paſſer?
Hélas! on la voit ſe gliſſer
Dans la meilleure Compagnie;
Elle eſt à la Ville, à la Cour,
Et la choſe eſt facile à croire;
Mais ſon véritable ſéjour
Eſt ſur-tout celui de la gloire.
Ah! je l'ai nommée à regret;
Mes amis, oublions-là vîte,
Elle entre un peu dans mon ſujet,
Et voilà pourquoi je la cite.
Deux Abbés, des Muſes chéris,
Venoient de paſſer l'onde noire;
Le Dieu du Temple de Mémoire
Pleuroit encor ces favoris:
Pour les remplacer au Parnaſſe
Deux concurrens furent élus,
Tout le Pinde les avoit lus,
Il ne put blâmer leur audace.
L'un, émule de Crébillon,
En vers avoués d'Apollon,
Et compoſés ſous ſes auſpices,
A peint des plus vives couleurs
De Lanaſſa (1) les ſacrifices,

(1) Nom de famille de la veuve du Malabar.

Et d'Hipermneſtre les malheurs.
Le Roi de la Cour Poétique
Fit couronner ſon front tragique
De ces lauriers verds & ſanglans,
Qui pour les Maîtres de la ſcène,
Croiſſent depuis quelques mille ans
Dans les Jardins de Melpomene.
Dans plus d'un agréable écrit,
Où la raiſon eſt embellie,
L'autre a fait revivre l'eſprit
De l'antique Chevalerie :
Par les Amours, ſur tous les tons,
Sa lyre facile eſt montée ;
Toujours divers, c'eſt le Protée
Des modernes Anacréons.
Pour prix de ſes métamorphoſes,
Et d'un mérite reconnu,
Il eut la couronne de roſes,
Et fut à ſouper retenu.
Ce fut Monſieur l'Abbé Virgile,
Qui leur diſtribua ces dons ;
Et la couronne de chardons
Fut pour Monſieur l'Abbé Zoïle.

LE PALAIS DE MELPOMENE,

ALLÉGORIE.

Chez un peuple ami des talens,
Autrefois d'un palais auguſte
Theſpis jetta les fondemens;
Depuis on y plaça ſon buſte.
Artiſtes plus audacieux,
Eſchile, Sophocle, Euripide,
Eleverent juſques aux Cieux
Ce noble édifice ou des Dieux
La ſainte Majeſté réſide.
Des barbares en peu de tems
Démolirent tous ſes portiques,
Et de leurs débris magnifiques
Couvrirent la poudre des champs.
Sous le beau ciel de l'Auſonie,
Lorſqu'aux filles de l'harmonie
Octave eut accordé la paix;
Les Romains eurent quelque envie
De relever ce vieux Palais;
Leur maniere étoit fort correcte,
Mais pour bâtir ce n'eſt pas tout,
Ils n'en purent venir à bout
Faute d'un habile Architecte.
François, vous fûtes plus heureux:

Déja le Palais merveilleux
Giſſoit enterré ſous les herbes ;
Corneille à neuf le rebâtit,
Et ſur huit colonnes ſuperbes
Sa main fierement l'affermit ;
Pour en relever la ſtructure,
Racine auſſi-tôt l'embellit
Des ornemens que lui fournit
Un art frere de la nature.
Sans ceſſe de ces deux rivaux
On fait de ſavans paralleles,
L'un, dit-on, n'eut point de modeles,
L'autre n'aura jamais d'égaux ;
Lequel faut-il que l'on préfere ?
Je n'en ſais rien, ſur ces débats
Si je prononce, c'eſt tout bas,
Pour ne point m'attirer d'affaire.
Du vieux Corneille, on en convient,
Les baſes ſont toujours ſolides,
Et l'œil avec peine parvient
Au faîte de ſes pyramides ;
Racine eſt moins dans les hauteurs ;
Mais d'après certains amateurs
Dont la ſageſſe me raſſure,
Athalie & Britannicus
Sont des morceaux d'architecture
Que je trouve aſſez bien conçus.
Après Corneille, après Racine,

Le Palais parut un moment
Tout prêt à tomber en ruine,
Crébillon vint heureusement.
D'un noir Démon farouche esclave
Crebillon chargea l'architrave
Des plus sanguinaires tableaux;
De meurtres toujours altérée,
L'horrible famille d'Atrée
Y revit sous ses durs pinceaux.
Non moins habile que nos peres
Voltaire agit tout autrement,
Pour rétablir le monument,
Il employa (1) l'ordre charmant
Qui des atours de ses trois freres
Se compose agréablement,
Et s'embellit par les contraires;
On admira de ses desseins
Et le génie & l'artifice,
Mais que ses travaux furent vains!
Ne faut-il pas que tout périsse?
Les Vandales, les Visigoths
Abattirent l'aigle romaine,
Chers François, il est des fléaux
Plus dangéreux pour Melpomene,

(1) L'Auteur désigne ici l'ordre composite qui emprunte les beautés du dorique, du corinthien, de l'ionien, & qui toutefois est un ordre à part.

Dieux ! combien d'Attila nouveaux
Veulent envahir ſon domaine !
Voyez, voyez, de toutes parts
S'avancer leurs troupes bizarres.....
Mes amis, craignez les Barbares,
Ils ſont déja ſur vos remparts.

QUESTIONS D'UN HOMME

QUI VEUT LE BIEN.

Le riche fier de ſa dépenſe,
Du haut de ſon char faſtueux,
Inſulte à l'homme vertueux
Fier de ſon honnête indigence ;
Ne faudroit-il pas, ſi l'on penſe
A corriger un tel abus,
Que nos modernes Lucullus
Bornaſſent à leurs revenus
Leur magnifique extravagance ?
Et que Meſſieurs les Parvenus
Euſſent un peu moins d'arrogance ?
Lorſqu'en un réduit clandeſtin
Où ſe plaît le Dieu des Orgies,
Aux vives lueurs des bougies,
On noye à loiſir ſon chagrin
Dans le nectar & l'ambroiſie,
Aſſez promptement on oublie

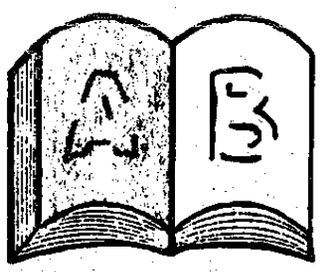
Que la veuve, que l'orphelin,
Peuvent ne point avoir de pain
Pour ſoutenir leur triſte vie.
Ne faudroit-il pas, le matin
Où l'on a toute ſa mémoire,
Leur tendre une indulgente main,
Et qu'après le plaiſir de boire
On goûtât celui d'être humain?
Conſumés d'éternelles flammes,
Les Céladons, les Amadis,
Sans eſpoir, adoroient leurs Dames;
Il n'eſt plus, comme au tems jadis,
Il n'eſt plus de ces nobles ames.
Fourbes, volages, indiſcrets,
Nos Meſſieurs vieillis dans le crime,
D'un ſexe aimable & qu'on opprime,
Trahiſſent les moindres ſecrets;
Avec nous ils ſont des modeles
Et de franchiſe & d'équité,
Ne feroit-ce qu'avec les belles
Qu'on peut manquer de probité?
A l'impérieux Janſeniſme,
Burleſque tyran des eſprits,
Vient de ſuccéder, dans Paris,
Le ſuperbe & dur égoïſme
De lui-même toujours épris;
Mais ne feroit-il pas plus ſage
Que tout Narciſſe d'aujourd'hui

Eut moins de dédain pour autrui
Et put s'eſtimer davantage ?
Que vois-je ſur les flots amers ?
Un monſtre plus barbare encore :
A ſa voix l'empire des mers
Du ſang des hommes ſe colore.....
Je te reconnois, Dieu cruel,
Qui te plais à troubler la terre,
Implacable Dieu de la guerre,
Je vois ton glaive criminel,
J'entends le bruit de ton tonnerre.....
Qu'on vante les faits glorieux
De ces jeunes audacieux
Que tu pouſſes dans la carriere,
Soit : mais ne vaudroit-il pas mieux
Que l'on vit régner en tous lieux
La paix du bon Abbé Saint Pierre ?
De tems en tems à l'Opéra,
Sur le b mol & le b quarre,
S'éleve une guerre bizarre,
Qui plus qu'une autre durera,
Il eſt tel chef-d'œuvre lyrique
Qui pourroit de la république
Détruire à la fin le repos ;
Pour terminer en moins de mots
Cette querelle aſſez comique,
Par qui nos amphions nouveaux
Sont expoſés à la critique,

Ne feroit-il pas à propos
Qu'on apprît un peu de Mufique ?
Mais c'eft trop préfenter aux yeux
Des tableaux qui peuvent déplaire ;
Voyons l'empire littéraire,
Peut-être que tout y va mieux ;
Que dis-je ?... Des haines infâmes
Divifent tous les beaux efprits,
Et des Mufes les favoris
Se déteftent comme des femmes.
A travers les nombreux fifflets
Qu'autour d'eux le public fait bruire,
Ces Meffieurs ardens à fe nuire,
Dans mille éphémeres pamphlets,
Se difputent un vain empire.....
D'où vient cette étrange fureur ?
S'ils pouvoient s'aimer davantage,
N'auroient-ils pas plus de bonheur,
Plus de gloire même en partage ?
Et fur-tout, duffé-je par eux
Me voir accablé d'épigrammes,
Ne faudroit-il pas que leurs Drames
Fuffent un peu moins ténébreux ?

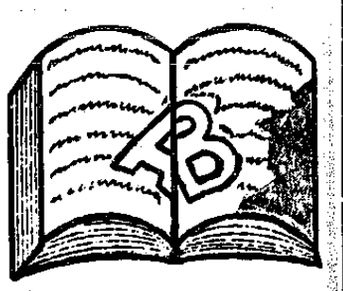
F I N.

Défauts constatés sur le document original



Contraste insuffisant ou différent, mauvaise qualité d'impression

Under-contrast or different, bad printing quality



Texte manquant ou pris dans la reliure; reliure trop serrée

Missing text or text caught in the book-binding; too tight book-binding